

AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA BASE 11/19...

Guy Alloucherie

J'ai pratiqué une certaine forme de théâtre classique et un jour j'ai pensé que le théâtre classique ne me correspondait pas. Je crois que je n'avais rien à faire là et que faire du théâtre signifiait en réalité, pour moi, offrir la possibilité à une autre parole de s'exprimer grâce au théâtre.

Le travail qui se faisait au 11/19, à Culture Commune, à Loos-en-Gohelle, dans l'ex-bassin minier du Pas-de-Calais, sur les paroles ouvrières est à l'origine de ma reconversion. Culture Commune a toujours travaillé sur la mémoire ouvrière et a archivé au fil des années une « mine » de témoignages d'ouvriers, de leurs familles et de gens du quartier. Dans le cadre de l'implantation de ma compagnie HVDZ à Culture Commune, je me suis investi dans ce travail-là, basé sur des rencontres, des échanges, des prises de parole, des témoignages... Et les projets ont pris corps, ont évolué au fur et à mesure des années. Il a fallu aller chercher loin la possibilité d'exprimer des paroles enfermées. Tout simplement parce que, bien que j'en aie le désir, je ne me reconnais pas pleinement cette légitimité. En d'autres termes : faire du théâtre à partir de ces témoignages et des paroles recueillies au fil des rencontres, dans les cités, les quartiers, est-ce une manière légitime de faire du théâtre ? Avec ma compagnie, nous travaillons de manière quasi exclusive à partir des témoignages de vie des habitants de ces quartiers populaires... de ces corons, de ces cités d'où je viens.

Après l'aventure du Ballatum Théâtre et son coup d'arrêt en plein vol, en 1997, nous avons atterri à Loos-en-Gohelle, à Liévin puis à la Base 11/19. La Base 11/19 est un ancien site industriel où

se trouvaient les deux puits de mine de charbon numéro 11 et 19, à Loos-en-Gohelle, dans le Pas-de-Calais.

Avec toute l'équipe HVDZ et Culture Commune, nous menons depuis quelques années une action artistique spécifique dans les quartiers. Une action que l'on appelle « Les Veillées » et qui consiste tout simplement, par le cirque, la danse, le théâtre, la vidéo à aller à la rencontre des gens. L'année dernière, au cours d'un travail sur une Veillée à Barlin, près de Loos-en-Gohelle, j'ai rencontré M. Hallez, ouvrier mineur à la retraite et responsable du comité des fêtes à la cité 5 de Barlin. À un moment donné de la discussion, il m'a demandé pourquoi on faisait ça et je lui ai dit : « Pour ça, pour cette rencontre-là ! »

Les Veillées sont faites de toutes ces rencontres et d'allées et venues, de promenades, de marches dans les rues et d'interventions artistiques qui mettent en jeu les habitants des quartiers populaires et les salariés de la compagnie pendant le temps de nos résidences. À partir de la Base 11/19 et en lien avec Culture Commune, nous menons ces actions artistiques avec les habitants des quartiers à Lens, Loos-en-Gohelle, Calais, Wingers, Lillers, Béthune dans le Pas-de-Calais où la compagnie est implantée et ailleurs : Bourges, Bergerac, Torcy, Tremblay en France, Saint-Nazaire... Jérémie Bernaert, qui travaille pour la vidéo sur les spectacles, a filmé

tous les gens que nous rencontrons dans les quartiers, devant chez eux, sur le pas de leur porte. Ces images sont intégrées à nos spectacles, mais également aux Veillées.

Mon père était mineur de fond. Un jour où nous étions à la maison de retraite de Nédonchel, où il séjournait depuis plus d'un an, il me dit, alors que je venais de discuter avec la directrice : « Tu vas me faire passer pour un flatteur, les autres y vont dire, y veut s'faire bien voir, y est toudis avec la direction. » La directrice se tourne alors vers moi : « Votre père y parle pas beaucoup, il est très renfermé. » Je réponds : « Il a toujours été comme ça ! »

“Je me suis souvent demandé à quoi je pouvais servir, pourquoi je faisais ce métier, pour quelle utilité. J'ai longtemps cru que ce n'était qu'une question existentielle et je me suis rendu compte en arrivant au 11/19 que c'était une question sociale, politique pour ainsi dire.”



MAGGIE DELEGLISE, C.F. HDZ

En fait j'ai pensé en moi-même : « C'est comme ça, il ne parle pas à la directrice parce que c'est la directrice. Il ne parle pas avec la direction. Il est ouvrier et l'ouvrier se bat avec ses camarades, il ne discute pas avec la direction. Il ne veut pas être roulé dans la farine, même à la maison de retraite. »

Pour faire le spectacle *Base 11/19*, nous avons séjourné, au début des répétitions, pendant une quinzaine de jours à Calais à la scène nationale du Channel. Toute l'équipe – les acteurs, les danseurs, les acrobates – s'est rendue à Calais pour y faire une Veillée. C'est comme un travail à inventer avec les gens : inventer des formes d'art nouvelles où les gens se sentent concernés par ce qui s'y dit et ce qui s'y fait. À Calais, nous avons plus précisément travaillé avec les ouvriers qui ont construit le nouveau théâtre

du Channel. Ces Veillées ont donc vu le jour à la Base 11/19 avec Culture Commune. Tout ce que nous faisons depuis que nous sommes au 11/19 est lié politiquement, artistiquement à la Base. Nous en avons d'ailleurs fait un spectacle *Base 11/19*, c'est dire !

Christian Boltanski, qui s'appelle en réalité Liberté Boltanski, porte le même prénom que mon cousin Liberté Alloucherie. Mon oncle l'avait appelé comme ça parce qu'il était communiste et délégué CGT et que le journal communiste dans la région s'appelait *Liberté*. Mais Liberté c'est dur à porter : « Liberté viens manger ! Liberté, va t'amuser ! Liberté va faire les commissions ! Liberté va chercher ta sœur ! Liberté va à la cave chercher des pommes de terre ! Liberté arrête un peu de regarder la télévision ! Liberté montre

moi ton cahier de correspondance... » Alors Boltanski a voulu qu'on l'appelle par son deuxième prénom, Christian. Mon cousin s'est toujours fait appeler Liberté. Il a été gardien d'immeubles à Paris. Il est mort il y a deux ans. Il a été enterré à Calonne Ricouart. Ils ont fait une messe à l'église polonaise.

Au commencement était donc le 11/19 et la fabrique. Nous nous sommes intéressés aux paroles ouvrières, à l'histoire, à la mémoire, à la condition ouvrière, à cause de notre implantation dans le Pas-de-Calais. J'insiste sur le fait que je n'aurais probablement jamais fait ce travail-là si je n'avais pas eu la chance de travailler à Loos-en-Gohelle, en tant que compagnie associée à la scène nationale Culture Commune. Et il a sérieusement fallu forcer le destin...

Pour dire la vérité, en ce qui me concerne, je pense qu'en arrivant sur le site du 11/19, j'étais sérieusement largué. Après avoir co-dirigé le Ballatum Théâtre et, le temps d'une étincelle, le Centre Dramatique National de Caen, je ne savais plus du tout à quel saint me vouer, ni pourquoi j'avais pris la décision un jour de faire du théâtre. Si ce n'est pour faire comme et avec mon camarade Eric Lacascade. Je me suis souvent demandé à quoi je pouvais servir, pourquoi je faisais ce métier, pour quelle utilité. J'ai longtemps cru que ce n'était qu'une question existentielle et je me suis rendu compte en arrivant au 11/19 que c'était une question sociale, politique pour ainsi dire.

La première expérience importante que nous avons menée sur le terrain des paroles ouvrières, a été cette fabuleuse rencontre avec un groupe composé d'une dizaine d'anciens mineurs et de Colette qui tenait le café « Chez Claude et Colette », avec son mari Claude. Cette expérience a été mise en place par Chantal Lamarre (responsable de Culture Commune), qui connaissait toutes les personnes du groupe pour les avoir déjà rencontrées au cours de nombreux entretiens. Cela a duré deux semaines environ pendant lesquelles nous nous sommes retrouvés avec les gens tous les après-midi autour d'une tasse de café pour discuter et écrire. L'expérience a été fabuleuse. Cela s'est terminé par un spectacle, une mise en espace dans la nef, la grande salle qui servait de vestiaire aux milliers de mineurs qui travaillaient sur le site avant sa fermeture. Nous avons joué devant des centaines de gens qui sont venus écouter Colette et les mineurs raconter leur vie. L'émotion était forte et il n'était plus question de se demander si nous avions affaire à des artistes amateurs ou professionnels.

Il faut savoir que mon père était mineur de fond. Je l'ai déjà dit, et j'ai passé un temps fou de ma vie à vouloir fuir l'ex-bassin minier du Pas-de-Calais parce qu'on m'avait dit qu'il était maudit et

sans avenir. Et me voilà à monter des spectacles avec d'anciens mineurs, alors que mon père m'a toujours tenu éloigné de la mine tant qu'il pouvait... Il m'en a très peu parlé, comme à mes frères et sœurs, pour être sûr que l'on n'y descende jamais. Et voilà que je monte des spectacles, sur un ancien carreau de mines...

Le père de Kader Baraka était mineur et imam à la mosquée de Fouquières. Comme nous sommes des enfants de mineurs tous les deux, c'était comme une culture commune. Nous en parlions entre nous, de temps en temps. On s'est dit que, peut-être, nos histoires n'intéresseraient personne, parce que c'était des petites histoires d'enfants d'ouvriers (pas très nobles, en somme), mais que, puisqu'il était question à Culture Commune de travailler sur la

aurait dû nous enseigner la lutte des classes, comme on nous faisait l'instruction civique, le catéchisme ou l'histoire en général, comme ça on aurait appris à se défendre, on aurait su à quoi s'en tenir et à quel saint se vouer... »

À la même époque au 11/19, Bruno Lajara travaillait sur *501 Blues*, un spectacle qu'il a monté avec d'anciennes ouvrières licenciées de l'usine Lewis à La Bassée. Tout ce qui se passe à Culture Commune réhabilite nos histoires personnelles. Le travail de Chantal Lamarre également, tous les spectacles et les actions artistiques, la volonté d'inscrire le bassin minier au patrimoine mondial de l'Unesco. Tout.

Au commencement était donc le 11/19. On a attaqué la veine, creusé la galerie, on est allé à l'abattage. Nous avons

“Nous parlons du monde dans lequel on vit avec le désir violent de se battre, de reconstruire avec les gens, de changer le monde, de penser qu'un autre monde, malgré tout, est toujours possible.”

mémoire ouvrière, nous allions essayer de témoigner à notre tour, à notre façon... Nous n'étions pas sûr d'avoir suffisamment de matière et nous avions peur d'être ridicules à nous raconter comme ça. Il y avait aussi le risque d'empirer les choses, à force de raviver tous ces souvenirs, à force de parler de nos petites vies, et, pour Kader, de l'Algérie, de l'émigration, du racisme, des coups encaissés mais jamais cicatrisés... Pour finir, nous avons créé *Je m'excuse*, un spectacle où Kader jouait seul et racontait sa vie... Et je me souviens que Kader disait à la fin du spectacle « On

monté *Inventaires*, *Clown Littéraire Avec Élastique*, *Les Sublimes*, *La Tournée des Grands Ducs* et *Les Veillées*. Tout notre travail aujourd'hui passe par une prise en compte du monde extérieur (en priorité les cités qui environnent le 11/19) et le monde du travail en particulier. Nous avons créé des spectacles engagés, politiquement et physiquement. Avec des spectacles comme *Les Sublimes*, *Les Veillées*, *Base 11/19* ou *Faut qu'on parle* – interprété, co-écrit et chorégraphié par Hamid Ben Mahi – nous croisons la parole des gens, des ouvrier(ère)s, des responsables d'associations, des habitants

des quartiers avec la danse, le cirque, l'art du corps. Nous parlons du monde dans lequel on vit avec le désir violent de se battre, de reconstruire avec les gens, de changer le monde, de penser qu'un autre monde, malgré tout, est toujours possible. Hier, j'étais avec un ami. Son père travaillait à Metaleurop et son frère aussi. Son frère a été licencié. Aujourd'hui, il est en formation, à 45 ans. Sa femme travaille dans une agence d'intérim, tous les soirs, elle va voir sur une fiche si elle travaille le lendemain, ou pas. Il me disait : « Y a des semaines, en une semaine elle peut faire les trois postes et puis plus rien... »

Au commencement était le 11/19 et le réseau Autre(s)pArts. Parmi les textes d'Autre(s)pArts, Philippe Henri écrit : « il nous semble urgent de réaffirmer la valeur de l'art, non pas l'art en tant qu'œuvre figée et définitive, mais l'art en tant qu'élaboration d'une parole et d'une relation sensibles, contemporaines et critiques, l'art agissant ; étendre le droit à la culture à un plus grand nombre de citoyens, en les rendant plus agents de leur propre développement culturel ; passer donc de la démocratisation culturelle à une réelle démocratie culturelle ; attacher la plus grande importance à la relation entre pratique sociale et activités artistiques... »¹

Nous faisons nos veillées dans les quartiers pour faire parler de culture, d'art et pour parler de la vie, de ce que nous pourrions inventer, bousculer, déranger pour que cela change, que nous vivions autrement ensemble. Nous faisons, entre autre, du porte-à-porte, comme le

faisaient, dans le temps, les militants et mon père dans les corons quand ils allaient vendre *Liberté Dimanche*, le journal du parti communiste, le dimanche matin.

J'aimerais souligner, pour finir, que si je n'étais pas revenu au 11/19, je n'aurais plus jamais fait de théâtre. Lors du premier spectacle que nous avons monté ici sur les paroles ouvrières, *Les Étoiles du Nord*, j'en étais à me demander si c'était du théâtre et dans quoi je m'étais embarqué, à quoi ça rimait... Je n'aurais pas pu être mineur, je n'étais pas assez costaud. « T'em diras, j'aurais fait comme tout le monde. Si j'avais été pris, j'y serais allé. »

À l'époque de La Ducasse, à Ferfay, le village où j'habitais avec mes parents dans les corons quand j'étais petit, je faisais des allers retours entre chez moi et El'plache où avait lieu La Ducasse, pour réclamer, l'air de rien, quelques francs à ma mère pour quelques tours de manège. « Al allot quère d'el monnaie dins sin porte monnaie dins ch'tir-roir dech' buffet. »

Un jour, le fils Lherbier n'est pas rentré de la mine. Il est mort dans un accident au fond de la mine. On n'en a pas beaucoup parlé. Nous savions que cela pouvait arriver n'importe quand. Alors nous nous sommes dit que c'était comme ça, que parfois ça arrivait, un éboulement et un type disparaissait. C'était le dernier fils de Lherbier. Lherbier le père, avait été mineur et il réparait nos chaussures. C'était le cordonnier des corons.

Je me souviens de mon cousin, Christian Lesur, qui travaillait aux Trois Matelots à Lillers, le fils d'Abel et de ma tante Miriane. Quand les manèges étaient démontés, ils laissaient des traces sur l'herbe. Les manèges laissaient leur empreinte. À La Ducasse, j'aimais beaucoup les paquets de frites avec de la moutarde et du vinaigre. Surtout les morceaux de frites complètement grillées au fond du cornet, noires d'être trop cuites....

Ferfay était un village divisé en trois parties, deux cités et un centre et... les gens ne se mélangeaient pas. Les gens des corons étaient mal vus. À l'époque, les corons faisaient peur et les autres nous considéraient comme des gens violents et grossiers. Pour eux, ce n'était pas bien vu de fréquenter quelqu'un des corons. Et nous, nous pensions que les gens de l'extérieur qui s'intéressaient à nous ne devaient pas être des gens bien, puisque les gens bien nous méprisaient.

Guy Alloucherie

Metteur en scène, directeur de la compagnie HVDZ
<<http://www.hvdz.org/blog>>

Au commencement était la Base 11/19

NOTES

1- Philippe Henry, *Nouvelles pratiques artistiques. Simple aménagement ou réelle mutation ?* Théâtre Public, n° 157, janvier - février 2001